

Gwendoline Finaz de Villaine

LES BRUMES DE GRANDVILLE

*Le Seigneur de Venise*

Tome III

## Chapitre I

### LE CLOÎTRE NOTRE-DAME

Tout avait commencé par un épouvantable cauchemar, cinq années auparavant. La nuit précédant mon mariage, dans le pavillon chinois du château de Grandville, j'avais rêvé qu'Hector se retrouvait mort subitement, enseveli de façon surnaturelle dans un cercueil de couleur blanche, à la suite de l'effondrement de la chapelle des Montfaucon. *Hector mort par ma faute...* semblait me signifier cet épisode aussi violent que surréaliste, mais fort heureusement, simple fruit de mon imaginaire fécond. Dans mon songe terrible, je revoyais très clairement l'effroyable explosion de pierre et de feu, les débris noirâtres et encore fumants de l'église, le gouffre béant et, *in fine*, dans une atmosphère d'apocalypse, Samson faisant sauter le couvercle d'un cercueil apparu comme par magie au fond du caveau familial, dévoilant le visage blême de mon fiancé. Au réveil, ce cauchemar m'avait semblé si vrai, si réaliste, que, bouleversée, je m'étais précipitée chez Alice, la femme de chambre de la comtesse, pour lui faire part des explications que je croyais avoir entendues d'elle pendant la nuit. Mais mes histoires de malédiction et de vision prophétique avaient laissé de marbre la domestique, qui s'était contentée d'opposer à mes gesticulations excitées un air revêché dont elle avait le secret.

Le matin même pourtant, en m'éveillant de ce sommeil troublé, des ombres de souvenirs me présentaient très distinctement les détails de ma vision, plus vivante que jamais : je me remémorai la cérémonie avec le prêtre, l'explosion subite des vitraux et la disparition d'Hector dans la foulée, comme si j'avais *vécu* toute la scène. Les explications détaillées des sœurs Berthe et Alice me revenaient au mot près, au point que j'aurais pu les retranscrire telles quelles. Comment tout cela était-il possible ? S'agissait-il d'un songe prémonitoire ou d'un quelconque avertissement de l'au-delà ? Bien entendu, Hector ne s'était pas transformé en ce cadavre glaçant que j'avais pu apercevoir dans mon cauchemar, beauté marmoréenne reposant au fond d'un trou méphistophélique, avant que je ne décidasse de m'enfuir de Grandville, au comble du désespoir. Et pourtant... Profondément déstabilisée par la violence des événements rêvés, je m'étais réveillée seule dans le pavillon chinois : étendue à même le sol, la neige tombant en flocons épais à l'extérieur, sans la présence rassurante d'Hector. Après la nuit d'amour que nous venions de passer tous les deux, j'avais été surprise de ne pas le retrouver à mes côtés. Hector avait visiblement choisi de s'éclipser à l'aube, sans préavis. Je connaissais son caractère fier et imprévisible, aussi refusais-

je de me formaliser pour si peu, n'ayant pas envie de céder à des comportements d'ores et déjà rabat-joie, même si, au fond de moi, je regrettais de ne pouvoir partager avec lui les détails de ma vision nocturne. Hector aurait certainement pu y déceler un sens caché ou des indices concernant notre futur... Je ne m'étais guère attardée sur ces réflexions cependant, car nous devions nous retrouver quelques heures plus tard à l'église, comme convenu ensemble la veille. Aussi, m'étais-je empressée de quitter le pavillon chinois dans la foulée.

Dehors, l'astre matinal prenait possession du ciel en strates, annonçant une journée lumineuse, en dépit du froid de l'hiver ; la neige sculptait les végétaux et nimbait le paysage d'un délicat voile gris et blanc, donnant au château des allures de palais russe figé dans la glace. Depuis plusieurs jours, le brouillard effaçait les contours mêmes de Grandville, floutant les arêtes de pierre et la flèche des tours dans une masse cotonneuse désormais bien familière. En arrière-fond, le parc s'étalait à flanc de colline avec une telle perfection monochrome qu'il était difficile de ne pas s'émouvoir de tant de beauté. L'étang du jeu de l'oie n'avait pas gelé ; j'avais pu remarquer deux cygnes éburnéens posés sur l'eau noire glacée, occupés à je ne sais quelle conversation invisible. Partout régnait le silence en maître ; seul le grincement de quelque tronc dans la forêt résonnait de temps à autre, vague cri presque humain, auquel répondait l'écho des rondes de corbeaux dans les airs, projetant leur ombre fantastique dans le ciel blanchâtre.

À l'heure dite, dans la chambre bleue du premier étage, je m'étais parée de la somptueuse robe de mariée confectionnée par Fauve, aidée de la bienveillante Madame Campbell. La gouvernante avait ensuite disposé tous les colifichets avec soin – couronne de fleurs, collier de perles et voile de famille d'Hector, à la dentelle de Calais d'une finesse éblouissante. Sans plus tarder et le cœur battant, je m'étais empressée de rejoindre Samson dehors, devant la chapelle de famille, exactement *comme dans mon rêve*. Le majordome vêtu d'un frac noir impeccable, auquel il avait pris soin d'orner un œillet à la boutonnière pour l'occasion, m'avait gratifié d'un compliment encourageant, puis, le brave homme m'avait tendu son bras avec élégance, afin que nous fissions notre entrée solennelle dans l'église des Montfaucon. C'est alors que la réalité s'était révélée presque aussi tragique que dans mon cauchemar : en dépit de notre démarche emprunte de la plus grande solennité, et de mon émotion palpable, l'église était parfaitement déserte, hormis le prêtre et Madame Campbell. Personne ne m'attendait au bout de l'allée centrale. Deux heures durant, j'avais patienté mortifiée, en vain, devant l'autel, dans la chapelle glacée, attendant désespérément qu'Hector veuille bien paraître. Samson semblait presque aussi malheureux que moi, avec ses yeux cernés baissés vers le sol, et Madame Campbell feignait une dignité de composition sur son banc, mais n'en paraissait pas moins atterrée de la cruauté de la situation. Au bout de ce laps de temps

interminable, j'avais dû me résoudre, contrainte et forcée, à l'horrible vérité : *Hector ne viendrait pas à la cérémonie*. Pour une raison totalement obscure, il n'avait pas daigné se présenter à sa propre messe de mariage ; il avait visiblement quitté les lieux dans la nuit, sans donner d'explication et sans laisser le moindre indice sur le lieu où il se rendait. Je m'étais retrouvée seule face au prêtre, qui évitait scrupuleusement mon regard et chantonait d'une voix fausse en allumant les cierges, ajustant sa chasuble à intervalles réguliers pour se donner une contenance, tandis que je transpirais à grosses gouttes dans ma robe de mariée trop serrée, comprenant que j'avais été abandonnée comme une misérable le jour le plus important de mon existence.

Une indicible tristesse s'était abattue sur moi à l'issue de cette journée, et je dois reconnaître que, bien des années plus tard, la simple évocation de ce souvenir me glaçait encore l'âme tout entière. Qu'avais-je fait pour mériter cela ? Finalement, il n'y avait pas eu d'explosion de la chapelle ni d'ensevelissement surnaturel d'Hector. Ce songe d'un réalisme troublant avait laissé place, au petit matin, à une cérémonie de mariage presque aussi sinistre me concernant, digne de la pire des farces, du plus atroce des vaudevilles. Qu'était-il donc arrivé à Hector ? Quelle mouche avait bien pu le piquer ? Son absence à la cérémonie paraissait aussi irrationnelle qu'incompréhensible. Au retour de la chapelle, nous avons retrouvé intact son costume de marié disposé sur le lit de sa chambre, ses chaussures bien cirées au pied de celui-ci, et ses affaires parfaitement à leur place dans les armoires. Dans les heures qui avaient suivi, je m'étais remémoré chaque détail de la nuit qui avait précédé dans le pavillon chinois, à la recherche d'indices, sans parvenir à m'expliquer le moins du monde la raison de son geste. Chamboulée par cette défection humiliante, j'avais décidé de patienter ensuite, d'attendre un éventuel retour de sa part, des excuses, ou du moins des explications à son geste. J'avais imaginé tous les scénarios, du plus réaliste au moins plausible, afin de trouver des excuses légitimes à l'être aimé. Je n'arrivais pas à croire que sa décision fût volontaire ; Hector n'avait pu qu'être *empêché* de venir. Un drame était survenu, c'était évident, indépendamment de sa volonté. J'avais patienté ainsi plusieurs jours durant, en proie au désespoir le plus vif et croyant devenir folle, puis les jours s'étaient transformés en semaines et les semaines en mois... En vain. Hector n'était jamais revenu à Grandville. Personne ne savait où il était, et nous ne possédions aucun indice sur le mobile de sa disparition. Il y avait bien une voiture qui s'était volatilisée le jour du drame, une *Renault Torpedo* de couleur verte, celle-là même qu'utilisait Hector dans ses déplacements lorsqu'il était en France. Des traces de pneus dans la neige confirmaient que quelqu'un avait quitté le château le matin même du drame, à bord de cette automobile. C'était tout ce dont nous disposions comme élément. Bien que Samson ait prévenu la police quelques jours après la cérémonie, la gendarmerie de Senlis avait enquêté à ce sujet, sans

succès. Un avis de recherche avait vaguement été placardé dans la région, dans les mairies et les gares des environs. Malgré cela, aucune nouvelle d'Hector ne nous parvenait à Grandville, ni même de sa famille résidant en France et en Angleterre. Tous les jours, Madame Campbell guettait fébrilement le courrier et les appels téléphoniques qui parvenaient au château ; sans résultat probant.